

ACTES DE LECTURE ACTES D'ÉCRITURE

Yvonne CHENOUF

Une revue pour initiés, **les Actes de Lecture** ? Des personnes la lisant depuis peu se plaignent des références fréquentes à d'anciens articles qui ne facilitent évidemment pas leur lecture. Bien que notre numéro commémoratif du dixième anniversaire paru en décembre dernier ait pu leur être une aide en faisant le point sur la manière dont les différents thèmes chers à l'AFL ont été "traités" dans la revue, Yvonne CHENOUF s'est proposé de faire dans les 4 numéros de cette année 1993 une sorte de rétrospective. C'est ainsi qu'après avoir montré combien les 10 premiers numéros ont été très dépendants de l'"air du temps" et de l'actualité (**Actes de Lecture, Actes d'écriture**. AL n°41, mars 93, p.54), présente-t-elle les 10 numéros suivants qui lui semblent être moins centrés sur l'école pour s'ouvrir à d'autres sujets et préparer la troisième dizaine par un souci de "distance et de mise en réseau".

II. LES ACTES D'OUVERTURE

Dans leur deuxième dizaine, les Actes de Lecture perdent peu à peu leur caractère "scolarité primaire" pour s'offrir un choix de sujets allant de la petite enfance au monde des adultes.

Les adultes, c'est par eux que commence le n°11 avec un passage par l'école et le consensus dans lequel l'enferment déjà (encore !) les Instructions Officielles de 1985 :

"- 1. Lire, c'est comprendre.

- 2. Pour apprendre à lire, rien ne vaut la comminatoire."

-

Et l'édito de proclamer (p.9) : *"Il est illusoire d'imaginer que le croisement, au nom du consensus, de deux logiques est de nature à les féconder également. Cela revient en fait à conforter celle des deux qui est la plus durablement installée dans l'imaginaire collectif. Ainsi la première et la seconde propositions sont-elles loin de bénéficier d'un traitement équivalent : la seconde, la plus conservatrice, a pour fonction d'annuler la portée de la première, la plus novatrice."* Emporté par un optimisme peu coutumier Michel VIOLET conclut (p.33) : *"La lecturisation, comme toute innovation, ne se fera pas avec l'aide officielle... On aurait au moins souhaité qu'elle ne se fasse pas contre la volonté ministérielle. Car elle se fera. Ces textes peuvent-ils influencer sur une évolution qu'ils ignorent ?"*

Dans certaines BCD, on est pourtant loin de l'évolution annoncée comme en témoigne un long courrier (p. 12) : *"Il faut donc lire jusqu'au bout le livre que l'on a choisi en entrant (et ne pas feuilleter)... En maternelle, les animatrices ne se gênent pas pour répéter aux enfants qu'ils ne savent pas lire et qu'ils ne doivent pas toucher à d'autres livres que ceux qui leur sont destinés... Méthode appliquée en classe avec les élèves en difficulté : prenez un livre simple, lisez-le à haute voix, faites-le lire à l'élève, envoyez-la dans un coin avec mission de le relire, puis revoyez-la pour recommencer l'exercice, et cela dix fois sur le même texte."* Jean-Pierre BÉNICHOU (qui en a vu d'autres) s'interroge ! *"Reste ouverte la question de savoir si apprendre à lire, c'est déjà lire. On ne peut tenter de répondre sans se référer au thème des apprentissages sociaux. D'où mon interrogation : comment expliquer l'absence quasi totale... de toute analyse de la dimension sociale de l'apprentissage de la lecture ?"* La voilà, la dimension sociale, engouffrée tout entière dans la

partie consacrée à "l'alphabétisation" des adultes. Dossier lent, laborieux qui témoigne de notre innocence en la matière mais aussi de la difficulté d'obtenir, à l'époque, des données chiffrées (nombre de personnes concernées, sommes mises en jeu, résultats,...) Ce qui ne nous empêche pas d'avoir des idées (p.38) : *"le niveau de savoir est une réponse équilibrée que l'individu fournit à la situation qui lui est faite, à l'attente qu'on a de lui, au statut social et professionnel de son présent et non à un statut hypothétique à venir... Avoir dans un quartier une "politique d'alphabétisation", c'est multiplier les écrits qui concernent effectivement le présent des immigrés et qui les impliquent dans leur quotidien, dans leurs luttes et dans leurs cultures."*

Depuis, on n'en finit pas de définir ce public, de le cibler à défaut de pouvoir lui offrir un statut d'alphabète comme dit l'UNESCO en 1962 (p.45) : *"Un alphabète est une personne qui a acquis les connaissances et compétences indispensables à l'exercice de toutes les activités où l'alphabétisation est nécessaire pour jouer efficacement un rôle dans son groupe ou sa communauté et dont les résultats atteints en lecture, en écriture et en arithmétique sont tels qu'ils lui permettent de continuer à mettre ses aptitudes au service de son développement propre et du développement de la communauté."* Mais qui est premier du savoir ou du statut ? ATD Quart-Monde, qui se bat pourtant pour la dignité des hommes (p.46) : *"Il faut renoncer à toute définition univalente de l'analphabétisme qui pourrait s'imposer de l'extérieur sur les analphabètes sans que ceux-ci en partagent pour eux-mêmes le diagnostic"* ne remet pas en cause les méthodes d'alphabétisation, reproductrices de situations scolaires infantilisantes. Ces méthodes qui n'ont que l'oral comme point de départ et... d'arrivée plaquent de répétitives syllabes sur des thèmes intimement collés aux actes quotidiens rendant l'écrit inaccessible. Horizon bouché malgré quelques éclaircies du côté de Bernard GILLARDIN auteur d'ouvrages inspirés des travaux de François RICHAUDEAU et Jean FOUCAMBERT¹, du côté de Ginette BARREAU co-auteur d'une contribution sur les OS auprès du Commissariat du Plan dont voici un extrait (p.82) : *"La formation générale doit s'articuler sur les apprentissages professionnels au lieu d'en constituer le préalable... la formation doit s'articuler sur une nouvelle organisation du travail, une évolution du contenu des tâches, d'autres relations de travail."* Changer les relations de travail, Jean LAULHÈRE, responsable au Secrétariat National CGT Immigration, l'envisage tellement qu'il crée, en pleine crise chez Talbot, un journal **Apprendre ensemble** destiné à lancer un processus de formation de masse. Comme chaque fois dans ses articles, l'appropriation de l'écrit se fait par la réflexion sur le travail, le statut des travailleurs, la prise de conscience de la nature des relations avec le patronat : *"le dépassement du taylorisme et la sortie de l'échec scolaire, c'est la même chose : le changement qualitatif qui nous transforme en "travailleur d'un type nouveau" ou un jeune qui refuse l'échec ne sera pas consécutif à une suite d'acquisitions de connaissances ; il se produit dès qu'un regard nouveau sur notre vie nous met en mouvement pour la transformer."* (p.118). Ce regard nouveau, Jean-Jacques TROQUIER, formateur à l'IRAP, le cherchera vainement dans un article (p.107) où il est confronté à un groupe d'immigrés obsédés par les lettres tandis qu'il les pousse vers le sens : *"mais voilà, ils veulent pas apprendre EUROMARCHÉ, ils le voient tous les jours ; ils veulent pas reconnaître les stations de métro ; quand ils sont perdus, ils demandent ! La seule chose qu'ils veulent, c'est passer le permis. Joie du formateur qui a trouvé un écrit fonctionnel. Ils s'y mettent tous et tous ils ratent ! Ils reveulent les lettres !"*

Avec tout ça, on ne voit pas le temps passer. Trois ans déjà qu'on existe quand le n°12 paraît. Une occasion pour la revue de réaffirmer son identité dans une belle phrase, ma foi : ***Les Actes de Lecture***, *c'est une sorte de carrefour pour tous ceux qui, se réclamant d'une même conception idéographique de la lecture, travaillent à lui donner tout son sens comme activité sociale.* Occasion donc d'étoffer l'action de l'école par une action extérieure : le travail sur la petite enfance

¹ L'apprentissage du français oral et écrit, pour une population immigrée de langue courante étrangère. Bernard GILLARDIN, Éd. Retz.

entre dans ce projet. Entreprise d'autant plus urgente que dans l'école, justement, les innovations battent de l'aile. Yves PARENT en sait quelque chose lui qui sillonne les BCD (p.13) : *"les pratiques réellement innovatrices sont de plus en plus rares alors que se multiplient des transformations formelles sans portée réelle et, par là, mystificatrices... un potentiel précieux d'énergies et de sympathies se perd, des investissements importants révèlent progressivement leurs limites parce qu'on n'a pas su prendre les mesures nécessaires à "l'accompagnement" des différentes innovations."* Quel modernisme !

Que dire alors du succès du thème Lecture et Petite Enfance ? Qu'il a correspondu à une mode ? Qu'il délassait des polémiques sur le déchiffrement ? Il y eut sans doute de ça dans l'engouement des autres. Pour l'AFL, ce mois de juillet 1985, c'est bien autre chose : un stage réunissant plus de 60 personnes (bibliothécaires, chercheurs, parents, puéricultrices et un bébé de 4 mois) pour théoriser une variété de pratiques. Ce qui nous anime alors se retrouve dans l'éditorial de Rolande MILLOT (p.40) : *"L'apprentissage de la lecture : apprentissage social qui se poursuit toute la vie, qui résulte des rapports entre soi et les écrits, qui se lie à la vie même ! Comment, dans ces conditions, ne pas se demander ce qui se passe entre un petit enfant et l'écrit, dès lors que nous le voyons en communication constante avec son environnement humain et physique ?"* Ni pré-requis, ni apprentissage précoce, c'est autour des conditions sociales et scolaires de la lecture que nous réfléchissons. Quels écrits ? *"Des textes qui proposent une aventure à vivre par procuration, suscitant du bien-être... une sorte d'équilibre entre le vécu de l'enfant et l'inédit, le familier et l'insolite"* déclare Jean FABRE de *L'école des loisirs* (p.63). Quelle manière d'être lecteur ? *"Si l'enfant n'a pas la possibilité de refuser un certain nombre de livres très tôt, il ne sera pas un lecteur adulte... Il n'y a pas de lecture sans relecture en ce qui concerne la petite enfance."* Toujours Jean FABRE. Quelle écriture ? *"Plutôt que des phrases juxtaposées, les coordonnées sont plus compréhensibles pour les enfants."* Merci Jean FABRE d'être resté un éditeur. Quelle attitude ? *"On doit être attentif à ces publications dont la progression est galopante et on doit aider à la promotion de ceux qui offrent à l'enfant une occasion réelle de mieux comprendre le monde qui l'entoure, qui l'aideront à grandir en parlant sans détour et sans étroite intention pédagogique de choses qui le touchent de très près, en soulignant à la fois le caractère unique de ses expériences et leur universalité"* lit-on chez Sylviane TEILLARD (p.75).

De la crèche à l'école en passant par la famille et la bibliothèque, ce n°12 résonne d'expériences jubilatoires parce que nouvelles, audacieuses parce que s'adressant à un public non contraint par les normes scolaires, avec qui il est facile d'accueillir ce qui vient et d'inventer le reste.

Les textes du n°13 proposent eux, moins d'enthousiasme : on est au collège et l'échec est déjà passé par là. Échec alors que le Ministère de l'Éducation lance le pari de 80% de bacheliers en l'an 2000 (mise doublée). Dans l'édito, l'AFL se réjouit tout en prévenant : *"L'enjeu est d'assurer partout les moyens d'échanger les savoirs tels qu'ils se constituent au sein de communautés engagées dans l'action."*

Échanger les savoirs, il en est question dans les interviews d'Annie ERNAUX et de Medhi CHAREF qui remontent pour nous le chemin qui les a conduits de l'anonymat d'une famille pauvre à la reconnaissance scolaire puis littéraire. On connaît, on apprécie le combat de la première qui déclare (p. 19) : *"Je me suis mise à écrire parce que je ne trouvais pas dans la littérature des choses que j'aurais voulu lire"*. Mais se souvient-on du deuxième qui affirme (p.27) : *"il faut écrire. Eux, ils se sont inventé un mode de vie, ils se sont inventé des cultures, des bouquins. C'est pour se préserver, se raconter, se donner des racines. Ils ont tout ça, nous on n'a rien. Il ne faut pas les lire, il faut faire. Eux, ils ont fait, ils sont bien barricadés."* ?

Malhabilement nommés par nous "écrits nouveaux", ces écrits produits pour créer du jamais-lu, ces écrits de sortie d'exclusion par l'exploration de son statut de non-lecteur, ces textes produits en "anticipant son lecteur", ces textes éloignés de l'expression écrite sans destinataire, "*sans la volonté de le connaître et le comprendre pour lui permettre de coopérer au texte*", nous leur trouvons un air de famille avec ceux décrits par Umberto ECO dans son dernier livre² présenté dans ces pages (p.29). Lecture stimulante pour l'AFL qui va trouver matière à meilleure analyse de ce qui caractérise l'exclusion. Lecture et production d'écrits scellent un pacte dans cette revue, pacte qui sera ratifié ultérieurement, 8 numéros plus tard.

Pour l'instant l'heure est au constat : c'est autour de dix axes que s'articule le dossier Lecture au Collège. Ni recueil de pratiques, ni analyse d'innovations, ce dossier recherche une pédagogie capable de concerner le flot grossissant de collégiens. Si les textes proposés n'apportent pas de réponses à ce problème, le commentaire qui les accompagne pose, lui, des questions :

- "*Y a-t-il une autre lecture possible des textes sacrés ? L'obstacle se trouve-t-il dans les textes ou dans le regard qu'on autorise ?*"
- "*À quoi correspond au collège la création d'écrit ? Qu'est-ce qui pousse un individu à ce formidable effort ? Quel vécu d'expérience conduit à cette décentration que représente l'écriture ? Pourquoi passer d'une manière ou d'une autre, de ce qui se vit, s'agit, se rêve, se sent à ce qui s'écrit, se distancie, se théorise, se recrée et se démarque ?*"
- "*Le CDI n'est-il qu'un équipement de lecture simplement décentré sur le lieu de travail ? Ou s'agit-il d'un outil intégré dans le fonctionnement général de l'entreprise ?*" Objets de débats dans l'université d'été de l'AFL d'août 1985, ces questions sans vraies réponses, ont certainement servi de matrice à la superbe expérience du collège Saint-Ambroix décrite ultérieurement, 18 numéros plus tard.

Mais on en est au n°14 qui n'est pas un numéro récent, ce que son édito pourrait laisser croire : "*ça y est la droite a remplacé la gauche !*" et, plus loin, encore : "*face à un projet éducatif qui va se mettre en place aujourd'hui sous les couleurs du réalisme économique, la gauche n'a rien à proposer car elle n'a pas su utiliser le temps dont elle disposait pour jeter les bases d'un projet nouveau*" (p.13). Mélancolie de l'occasion ratée, peur du retour nostalgique d'une école "libératrice", l'AFL réagit en abattant deux atouts maîtres : un livre décapant sur Jules FERRY³ et l'ouverture d'un secteur formation.

Et puis, comme antidote à la morosité, de l'humour ! C'est encore chez les professionnels qu'on le trouve, ceux qui se coltinent tous les jours le cocktail théorie/pratique, le choc pédagogie/administration. Ce professeur de collège raconte (p.21) "*1984 fut une année noire... Il faut dire que notre conseillère d'orientation s'obstine à tester en lecture la vitesse liée à la compréhension. La première est pratiquement incongrue en terre charentaise (l'escargot est notre emblème !) Quant à la seconde, tout un chacun sait bien qu'il s'agit là d'un ornement parfaitement superflu : nous pensons par délégation.*" De l'humour, il en faut aux pionniers qui intègrent l'informatique dans les établissements : pannes, scepticisme des parents, des collègues, étonnement des enfants et au bout de l'énergie déployée, tant de questions non soupçonnées et qui surgissent (p.23) : "*c'est cela qui nous manque, c'est cela que nous cherchons. C'est la troisième composante : l'aspect social de la lecture.*" Car malgré les évaluations positives autour d'ELMO et d'ELMO 0, malgré la qualité des exercices proposés dans ce n°14, les rédacteurs de cette revue ne cessent de répéter qu'il n'y aura jamais de miracle avec l'informatique. On le redit dans ce numéro et dans l'édito du n°15 : "*nos outils ne sont pas des produits mais les outils d'une politique... Notre hostilité*

² *Lector in fabula*. Umberto ECO, Grasset.

³ *L'école de Jules FERRY par ceux qui la transforment*. Jean FOUÇAMBERT. Éd. Retz.

aux méthodes d'alphabétisation est, certes, d'ordre technique mais s'explique surtout parce qu'elles sont les instruments d'un projet éducatif politiquement daté..." (p.11).

Est-ce pour raisons idéologiques ou techniques que la Ligue de l'Enseignement met fin à cette même époque à l'excellente revue de livres enfance-jeunesse **Trousse-Livres** ?

*"La Ligue, forteresse dans la laïcité, avait déjà résisté à la signature de la plaquette Apprendre à lire de 2 à 12 ans... La Ligue a-t-elle renoncé à faire de la lecture une priorité, lui préférant les vertus de l'aéromodélisme ? ou de la peinture sur soie ? Heureusement les rédacteurs de **Trousse-Livres** n'ont pas renoncé, eux. "Changement de propriétaire", écrivaient-ils sur le dernier numéro qui découvrait un nouveau titre au même graphisme : Griffon." Griffon vit toujours et mérite encore cette réputation taillée par Jacques CASSABOIS : "Je sais que si cette voix venait à se taire, c'est un peu de nous-mêmes qui viendrait à s'éteindre. Cette part de nous qui piaffe et qui parfois renâcle, qui s'émerveille et qui se scandalise." (p.22)*

Ce doit être autour de ce numéro que la revue ritualise deux rubriques :

- la rubrique LU qui ne va pas cesser de s'étoffer annonçant peut-être la solitude des combats, l'acceptation de la confrontation avec d'autres idées ; fin de recherche d'identité, place à la coopération.

- insertion entre nos textes de textes d'écrivains : ici, c'est Benigno CACERES... **La rencontre des hommes** ! (P.40).

Nous arrivera-t-il encore de céder aux pressions et de consacrer tout un numéro à un thème choisi par les autres ? *"Pourquoi ne parlez-vous jamais de l'enfance inadaptée ?" "Nous pensons que les enfants en difficulté de lecture n'échouent pas sur n'importe quoi : agir comme si l'écrit était un langage pour l'oreille met tous les enfants en difficulté mais plus particulièrement les malentendants ; croire qu'on peut apprendre à lire sans être intégré dans un réseau actif de communication écrite rend à tous la tâche improbable mais fait échouer "les cas sociaux" ; penser qu'on peut lire sans participer préalablement au pouvoir que confère le recours à l'écrit est une gageure pour tous mais encore bien plus pour ceux que des problèmes relationnels isolent ou enferment dans un statut d'assisté... Tous les enfants en pâtissent et les plus fragiles y succombent. Que des actions spécialisées les aident à surmonter cette fragilité mais que l'éclairage qu'elles apportent vienne aussi réduire les traquenards tendus à tous." (p.46.47)* C'est ainsi que Jean FOUCAMBERT répond à la demande particulière émanant de professionnels de l'enseignement spécialisé mais le reste du dossier reste en amont de ces positions : psychologues, rééducateurs, instituteurs et inspecteurs de l'enseignement spécialisé, tous témoignent honnêtement de leurs essais d'agir sur la réalité, mais une réalité coupée du reste de l'institution scolaire, sans lien direct avec l'environnement social.

Est-ce un hasard si, là où le collectif échoue, le particulier reprend ses droits ? Deux êtres se détachent à travers le témoignage de leurs parcours de vie :

- le premier, arraché par sa mère à la médicalisation, a trouvé dans son milieu familial et son entourage social des responsabilités, un droit à la parole, une possibilité d'utiliser les écrits selon ses intérêts et ses capacités (p.62). Il fête bientôt ses 70 ans.

- le deuxième a bénéficié de ces conditions liées à une situation scolaire favorable jusqu'au collège. Il vit pleinement son présent puisqu'il y insère même l'avenir. Il a une place. Place qu'il perd en entrant au lycée. Il n'aime pas ces jours nouveaux où son statut de personne se transforme en statut d'élève. Il met fin à ses jours.

C'est sur un trimestre médiatique que l'AFL termine l'année 1986. Jugez plutôt : un passage de Jean FOUCAMBERT aux *Dossiers de l'écran* et la couverture du *Nouvel Observateur* qui consacre tout un dossier sur une enquête réalisée par l'AFL sur la lecture de 16 000 collégiens. Coups médiatiques ? Réponse de Jean-Paul SARTRE dans l'édito du n°16 (p.10) : "*L'information doit s'ouvrir sur l'action... Examiner un problème sans indiquer la direction dans laquelle on pourrait le résoudre, c'est contribuer à la dépolitisation.*"

Dépolitisation galopante qui, d'article en livre remet la lecture dans les mains des spécialistes, de son enseignement à son utilisation : "*À quand l'abolition du suffrage universel, cette vieilleries incongrue dans la société ultra-élitiste qui nous attend ?*" peste Pierre BADIOU dans le courrier des lecteurs avant de nous envoyer paître nous et nos logiciels pour non respect de livraison : "*Merci l'AFL et bravo pour ton sens des responsabilités. Mais qu'importe sans doute la désorganisation des activités-lecture, l'attente déçue des 6^{èmes}, l'ironie des collègues... Avec ça, les adhésions vont se multiplier ! Mieux vaut ne pas promettre quand on ne peut tenir.*" (p. 12) On peut affirmer que cette époque est révolue. Foi de Lysiane qui, aujourd'hui veille sur les produits informatiques de l'AFL. Autre amélioration : la revue fourmillait d'un échantillon de coquilles. Mais après avoir interviewé un correcteur du Monde dans ce même numéro, c'est fini ça aussi ! Foi du rédacteur en chef !

Maintenant qu'on était passé à la télé, il allait falloir assurer... la diffusion ! Du moins le croyait-on car la disquette mettant à la disposition de tous le questionnaire utilisé pour l'enquête des collégiens et le programme de traitement statistique ne s'est pas arrachée. Pourquoi ? Sans doute parce que ce travail implique des analyses susceptibles d'engendrer de vrais bouleversements : "*Tout se passe simplement comme si on espérait faire plus à défaut de savoir faire mieux... si, pendant longtemps, on a voulu confondre le résultat de cette alphabétisation en y voyant simplement une différence de vitesse, on sait aujourd'hui que les stratégies sont très différentes : la différence est de nature, non de degré.*" (p.82)

Ce changement de degré pose bien des problèmes aux gens qui disent "*théoriquement on est d'accord mais pratiquement comment faire ?*" Le n° 16 va essayer d'y remédier :

- Raymond MILLOT répond au courrier du *Nouvel Observateur* en donnant des conseils aux parents (p. 58)
- insertion, en fin de revue, d'une plaquette présentant neuf propositions de formation allant de la prise en charge des logiciels jusqu'à l'élaboration de politiques de lecture.

Enfin, l'association s'est dotée d'un système de formation, répondant aux objectifs fixés par Marie-France FREY dans le n°17 : "*Il faut lire le démarrage de ce secteur formation dans l'évolution naturelle, "obligée" de l'association et l'inscrire dans une suite logique :*

- *du travail des militants pour le développement d'une politique globale de lecture*
- *de l'élargissement du champ de la recherche*
- *de l'accompagnement nécessaire des produits informatiques*" (p.23)

Objectifs largement déployés par un texte dont on dit qu'il fait partie des textes fondateurs de l'AFL : *Madani ira-t-il à Paris ?* (p.26) Texte relié à deux autres dans ce numéro :

- la présentation de *L'art du roman* de Milan KUNDERA (p. 17)
- la retranscription d'une conférence de Jean-Claude PASSERON : *La notion de pacte* (p.55)

Milan KUNDERA parle de l'écriture : "*Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de*

l'existence en découvrant telle ou telle possibilité humaine. Mais encore une fois, exister cela veut dire "être dans le monde". Il faut donc comprendre et le personnage et son monde comme possibilité..."

Jean-Claude PASSERON parle de la lecture : *"La lecture littéraire est référentielle : l'attente doit être constituée par rapport à une expérience déjà existante, non pas de textes épars, mais d'un système de la littérature... C'est d'ailleurs pourquoi il est vain d'attendre des résultats pour une politique de lecturisation quand elle se construit autour de "coups" médiatiques à propos d'un livre, comme on peut le voir avec des films ou des émissions de télévision tirés de romans. Ces actions isolées ne construisent pas les conditions d'un pacte littéraire pas plus qu'il n'existe chez l'individu une rencontre initiale déterminante. C'est ce qui se construit entre les textes, dans leur mise en relation et en réseau, qui rend possible la lecture de type littéraire."*

Il fallait présenter des textes dont l'écriture tracerait une carte de l'existence ; il fallait permettre des constructions entre ces textes. C'est ce que propose Jean FOUCAMBERT dans "Madani" : démarrage chaque matin par la lecture d'un compte-rendu écrit par la formatrice à partir des activités de la veille. Le lendemain un autre texte fera vivre la même expérience permettant aux individus d'assurer leurs repères, d'affirmer leur sens critique : *"Cette expérience d'entrée dans l'écrit est fondamentale : c'est par elle que l'écrit acquiert son statut de moyen de distanciation et de théorisation sans lequel il ne serait que de la communication orale différée ; c'est par elle que le lecteur découvre son statut de destinataire d'écrit : une conscience qui, pour prendre conscience d'elle-même, doit rencontrer le résultat et le mouvement de l'acte d'écriture."* (p.29)

Chaque texte est prolongé par la présentation de livres traitant de sujets proches ou présentant des points communs dans leur écriture : *"Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence ce n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines..."*
"L'attente doit être constituée par rapport à une expérience déjà existante, non pas de textes épars, mais d'un système de la littérature..."
"Comprendre à la fois le caractère unique de ses expériences et leur universalité..."

Les textes s'appellent et se répondent dans ce n°17. C'est bien agréable une telle variété. Ce qu'ignore le maire de Montfermeil qui invite ses collègues, les autres maires, à une réunion-débat sur le thème de la censure (p. 11) : *"Les authentiques horreurs dont est "nourrie" notre jeunesse trouvent une application immédiate, normale je dirai même, dans cette délinquance que nous déplorons. Ce qu'il y a de pire, c'est que des bibliothécaires, même bien intentionnées, peuvent commander ce genre d'ouvrages dans des éditions non repérées comme **La Farandole** (sic) par exemple, abusées par des critiques complices, ou pour le moins, complaisantes. Ceci pour vous dire que ce que nous avons trouvé à Montfermeil peut figurer en toute bonne foi dans votre bibliothèque, quand bien même vous ne succéderiez pas à cinquante années de marxisme."*

Des signes comme ça rendent vigilants et c'est à cette vigilance que Rolande MILLOT convie, dans le n°18, les militants inscrits au 1^{er} congrès de l'AFL (p.57) : *"Les activités se multiplient, les secteurs se diversifient... Nous hésitons sur le choix des priorités. Nous labourons des champs nouveaux ; cette nouvelle surface nous engage dans un fonctionnement de type entreprise. Nous en sommes là. Militants, employés, objecteurs, TUC, ne sachant plus si et quand ils sont employés ou militants... Dès lors les contraintes et les contradictions ne manquent pas."*

Lecture et petite enfance, école et BCD, collège et CDI, formation des adultes, déscolarisation de la lecture, tous les thèmes chers à l'AFL sont examinés à travers le thème "statut social-statut de

lecteur" afin de relancer une recherche collective "*reproduisant les conditions qui ont permis l'essor initial de l'AFL.*" Deux contributions de poids :

- celle de Cécil GUITART alors chef de service des bibliothèques publiques à la Direction du Livre et la Lecture : "*L'AFL n'est pas là pour ratisser large. C'est un laboratoire d'idées... Il faut donc non seulement que vous restiez un laboratoire et que vous épuisiez tout gisement d'idées avec des projets, mais aussi que vous continuiez à assurer la formation et l'information qui feront que vos idées ne se pervertiront pas.*"

- celle d'Edwy PLENEL, journaliste au *Monde* qui nous avait accordé une interview très déroutante et avec qui on aurait bien aimé discuter mais qui n'a pu venir, déjà soumis, à l'époque, aux problèmes de terrorisme. Voilà ce qui nous semble toujours ambigu (p.88) : "*Les militants n'ont pas, seuls, la clé du changement. En étant trop volontariste, on oublie que toute transformation se joue aussi en dehors de l'école, dans la réalité sociale et politique.*" et tout de suite après : "*il existe un levier, ce sont les enseignants. Je les joue (et là je ne vais peut-être pas plaire à l'AFL) contre la déscolarisation.*" Et pour terminer ce n°18, un extrait du discours de réception à l'Académie Française de Bertrand POIROT-DELPECH qui accompagne parfois notre réflexion (p.44) : "*Un matin de 1944, l'élève Riskine 14 ans a été arrêté avec sa mère : direction Auschwitz ! Nous ne soupçonnions pas la suite ? Allons donc !... Le professeur de latin à qui nous signalions que l'angine de Riskine menaçait de durer, a baissé les yeux vers son Lucrèce : "Pas de politique au lycée, a-t-il marmonné. Reprenons, je vous prie suave mari magno..." Vous savez : "Qu'il est doux quand les flots se déchaînent..." ... Si notre douce culture peut ignorer les massacres d'innocents, à quoi sert-elle, je vous le demande ? À l'enchantement des bourreaux après le travail ? L'Art a le plus souvent masqué la barbarie qu'il ne l'a combattue.*"

Ah ! ça barde dans le n°19 ! Que je vous raconte : depuis longtemps nos théories agaçaient une chercheuse Liliane SPRENGER-CHAROLLES qui, un jour, nous a dénoncés dans une revue "amie", *Pratiques*. Trahison ! "*Les insurgés se tirent dessus !*" titre l'édito. "*Tout le monde sur le pont !*" crie le rédacteur en chef qui, en douce, bénit Lili : tout le monde est tellement en colère que, pour une fois, pas besoin de se battre pour obtenir un article, y'aura qu'à trier ! Ça donne :

- un GOIGOUX offusqué qui, calmement demande : "*que se passe-t-il donc ?*" Et de remonter le courant interactif, le doux, le dur, et de décortiquer les protocoles de recherche qui autorisent les différentes positions, (p.48)

- un FOUCAMBERT carrément furax qui cherche le bon sens : "*Le pilotage doit être assuré par le sens ; l'interaction vient d'en haut.*", (p.59)

- un CRICO consterné qui voit revenir le déchiffrement à grands sons et témoigne de son expérience d'instituteur mais aussi de citoyen, (p.71)

- une CHENOUF meurtrie qui veut plus sortir dans les interventions de salons car ça va finir par cogner (p.76)

- deux MILLOT pas contents qui prennent Jacques DAVID, causant lecture, en flagrant délit d'illettrisme, (p.94)

- un rédacteur en chef qui jubile dans l'édito (p. 11) : "*Au moins cela nous aura-t-il donné l'occasion de repréciser plusieurs points (notamment comment certaines questions se posent pour nous et quelles sont nos pistes de travail), de réfléchir au choix des thèmes mis en avant lors de la diffusion massive de nos idées, de cerner les difficultés pour lesquelles nous espérons aide et collaboration de la part d'"alliés" authentiques.*"

Espérons que la polémique de ce numéro n'aura pas détourné de la lecture d'autres articles : celui d'Yvonne MARTIN jetant un œil critique sur la production des *Souris Noires* de chez Syros (p.33). Souvent cet article et sa suite dans le n°20 ont servi de référence à d'autres articles ; celui de Paul LE BOHEC (p. 19) facétieux preneur d'indices et chercheur insatiable des sources d'erreurs.

Et nous voilà au terme d'un parcours dense d'idées, d'actions et de confrontations. Le numéro 20 consacre un dossier aux Actes du congrès en l'intitulant : *Pouvoir, Savoir et Promotion Collective* (p.65)

Je terminerai ce panorama sur des extraits du texte de Jean FOUCAMBERT (p.65) :

"Le Pouvoir ne se mesure pas, en effet, aux pouvoirs qu'on exerce et, bien certainement, Nelson MANDELA, a davantage de Pouvoir que le gardien qui le surveille. Car, ce qui est en question ici, c'est la capacité de comprendre pourquoi les choses sont comme elles sont. A du pouvoir (celui) qui, à travers les actions qu'il conduit... construit et fait évoluer un système théorique qui rend de mieux en mieux compte de la nécessité. Est dans l'impuissance, celui qui épuise l'explication de chaque événement par la conjoncture et n'abstrait pas, derrière les circonstances successives, ce qui les met en relation... La suspension de l'événement et la distanciation qui rendent possible une telle activité réflexive supposent que l'individu ne soit pas complètement immergé dans la nécessité... Le pouvoir réside tout entier dans cette démarche pour observer la réalité autrement qu'à l'œil nu. Et le savoir, c'est alors ce qui résulte de cette observation et ce qui la rend possible, tout à la fois les outils de distanciation et la mise en réseau des éléments observés. "

Distance et mise en réseau : c'est pour moi la conclusion de ces dix numéros. Bien sûr, il y a d'autres articles dans ce n°20 et notamment la participation de Gérard SARRAZIN (inspecteur général des bibliothèques) à notre congrès sur le thème 80% de bacheliers. On relira avec intérêt son analyse des besoins et des actions de formation, la nécessité de changer de logique donc de réfléchir à :

- l'ouverture, le décloisonnement, la décentralisation
- les exigences culturelles qu'entraînent les mutations technologiques.

Mais si je reste sur ces deux termes : distance et mise en réseau, c'est parce qu'ils annoncent parfaitement et de manière indissociable ce qui, dans les dix numéros à venir va nourrir la réflexion théorique et l'action pratique :

- la mise en place d'une politique d'écriture
- la création des centres de classes-lecture et des villes-lecture permettant de concrétiser les 7 propositions du n°8.

Et puis comment ne pas rendre hommage à l'évolution discrète de la maquette de la revue et au travail silencieux du maquettiste qui parle de sa fonction (p.-40, 41) : *"Partant d'un manuscrit parfois dactylographié, composé d'un texte vaguement hiérarchisé et d'une signature illisible, il doit exhiber dans des délais olympiques, avec un budget ridicule et une humeur radieuse, un imprimé parfait."* Et il y parvient notre "obscur maquettiste", notre "humble tâcheron" ! Tous les trimestres, il exhibe "l'œuvre de sa vie" réussissant de mieux en mieux *"l'étrange paradoxe que cette fonction de la page "bien mise" : briller suffisamment pour attirer le lecteur dans le texte, s'éteindre ensuite pour ne pas le distraire de sa fonction."*

Et vous allez voir ! Dans les dix numéros prochains c'est encore mieux !

Yvonne CHENOUF